

# SCOTT PHILLIPS

## NOCTURNE LE VENDREDI



VENDREDI 13

alb

Extrait de la publication



VENDREDI 13

**Dans la même collection**

**Pierre Bordage**, *L'arcane sans nom*

**Jean-Bernard Pouy**, *Samedi 14*

**Michel Quint**, *Close-up*

**Brigitte Aubert**, *Freaky Fridays*

**Olivier Maulin**, *Le dernier contrat*

**Pierre Pelot**, *Givre noir*

**Pia Petersen**, *Le chien de Don Quichotte*

**Jean-Marie Laclavetine**, *Paris mutuels*

**Alain Mabanckou**, *Tais-toi et meurs*

**À paraître**

**Pierre Hanot**, *Tout du tatou*

**Patrick Chamoiseau**, *Hypériorien victime*

**Mercedes Deambrosis**, *Le dernier des treize*

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



ab  
éditions la branche

Extrait de la publication

**SCOTT PHILLIPS**  
**NOCTURNE LE VENDREDI**

ROMAN

*Traduit de l'anglais (américain)*  
*par Patrick Raynal*

alb

« *Ce n'est qu'un tas d'âneries superstitieuses.*  
– *Superstitieuses, peut-être. Âneries, peut-être pas.* »  
David Manners et Bela Lugosi, dans *The Black Cat*,  
basé sur une histoire d'Edgar Allan Poe,  
écrit par Edgar G. Ulmer et Peter Ruric,  
et mis en scène par Ulmer.

## Vendredi 13 mai

Il doit être 2 ou 3 heures du mat quand je me réveille, les draps encore imprégnés de l'odeur d'Esmée, avec le sentiment caractéristique d'une présence dans l'appartement. Elle est partie depuis des heures et, bien que les lumières soient éteintes et que l'on n'entende que le ronronnement de la clim, mon instinct me dit que je ne me trompe pas. Je me glisse hors du lit aussi doucement que possible et je m'accroupis en cherchant à me souvenir de ce que j'ai bien pu faire de ma matraque télescopique. Ça y est, je me souviens l'avoir laissée dans la poche de ma veste, mais où est la veste ?

Trop tard de toute façon. Quelqu'un se tient dans l'embrasure de la porte de la chambre, et j'ignore s'il m'a vu ou non. Je suis à côté de l'extrémité d'une table et, le plus doucement possible, je passe ma main dessus à la recherche d'un objet pouvant servir d'arme. Ma main attrape quelque chose d'oblong, un truc en pierre qui pèse facilement ses deux kilos.

Je rampe vers la silhouette quand un flash de lumière jaillit accompagné d'un coup de feu partiellement amorti par un silencieux. Un moment plus tard, mon supposé tueur apparaît dans la lumière qu'il vient d'allumer : Claude Guiteau est venu faire lui-même son sale boulot,

de ses propres mains. Je suis presque fier de lui tandis que je lui balance mon objet contondant en pleine tête. Tout ça pendant le quart de seconde qu'il lui faut pour s'étonner de l'absence de cadavre dans le lit et de la présence d'un trou de balle dans l'oreiller.

Bien que sonné, il n'est pas complètement groggy. Le flingue est par terre et, pendant un court moment, il me regarde d'un air à la fois vaseux et surpris. Puis, à mon grand soulagement, il tombe dans les pommes ; je ne tiens pas à le cogner de nouveau vu que je viens de me rendre compte que je l'ai matraqué avec une très jolie pièce de jade ancien, un autre coup aurait pu la casser.

Je commence à l'attacher en considérant mes options. Qu'arriverait-il, par exemple, si j'appelais les flics ? Le scandale nous fournirait une publicité de première classe, ce qui ne me rendrait pas moins *bankable*. Mais, avec Claude en prison, notre projet risquerait de tomber en panne, peut-être même pour de bon.

Le tuer ? Sûrement pas ici, dans son propre appartement. Je me dis que, étant donné son domaine d'activité, il ne doit pas manquer d'ennemis prêts à payer pour le voir mort, et même à payer pour se le faire livrer vivant histoire de le tuer eux-mêmes de la plus exquise et douloureuse façon.

Mais le torturer à mort me semble déloyal. Après tout, cette tentative de meurtre, si elle avait réussi, aurait été rapide et parfaitement indolore. J'appelle Fred dont c'est le boulot, même s'il ne le sait pas vraiment, et je lui dis de venir tout de suite et d'être discret. Je lui conseille de

prendre un taxi et de descendre à deux pâtés de maison.

« Tu veux qu'on discute d'un scénar maintenant ? À trois heures et quart du matin ?

– Pas d'un scénar. Plutôt de finances. Maintenant amène ton cul en vitesse. »

\*

Le temps qu'il arrive, j'ai troussé ce pauvre Claude comme un taureau de concours dans un rodéo. Dans un tiroir de l'armoire, j'ai trouvé tout un attirail de cordes, bâillons, pinces à nichons et autres trucs dont je me promets de parler longuement à Esmée à notre prochain rendez-vous. Pour l'instant, il y a de quoi ligoter Claude, qui n'a pas encore repris conscience. Quand Fred pénètre dans la cuisine, il trouve Claude dans le coaltar et attaché serré à une chaise, avec une balle bleu ciel fourrée dans la bouche en guise de bâillon.

« Merde alors, fait Fred.

– Ouais. Est-ce que t'as une idée de comment se débarrasser de ce fils de pute ?

– C'est qui ? »

J'ai oublié qu'il ne l'a encore jamais rencontré.

« Le mari d'Esmée. »

Sa voix monte d'une bonne octave.

« Notre commanditaire ?

– Il a essayé de me tuer.

– Pourquoi ?

– J'imagine qu'il a découvert que je me tapais sa femme.

– Bon Dieu de merde. »

Il porte ses mains à ses tempes et les fait pivoter pour manifester son incrédulité face à ma négligence.

« Je t'avais pourtant demandé de t'abstenir de ce genre de truc. Merde. Tu crois vraiment qu'il va investir son fric, maintenant ? »

J'ai longuement considéré la question avant l'arrivée de Fred. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne va plus nous filer son pognon.

« C'est pour ça que tu es là. C'est toi le cerveau de la bande. »

Il fixe Claude pendant une bonne minute, j'entends les engrenages grincer dans son crâne et je suis envahi par une soudaine bouffée de confiance. Quoi que j'aie pu faire, Fred est le type qui peut tout arranger.

« Joyeux vendredi 13, je lui dis. J'ai une petite suggestion. Je connais une fille qui a accès à une chambre froide. »

Il réfléchit, semble approuver. C'est un type intelligent, prudent et méthodique, et s'il approuve l'idée, je peux être certain qu'elle est bonne.

Je me dis que je suis sans doute tiré d'affaire. Peut-être que la malédiction du calendrier a exercé ses ravages sur Claude, mais pas sur moi. Je suis, après tout, membre d'une profession particulièrement superstitieuse, un type qui se tient à distance des chats noirs, des chapeaux posés sur les lits et des miroirs cassés. Peut-être que le dieu des superstitieux m'a récompensé pour toutes ces années de fidélité.

Ou peut-être que je suis baisé.

## Quinze jours plus tôt : jeudi 28 avril

Vous me connaissez, ou plus précisément, vous avez la nette impression de me connaître ; ça revient probablement à la même chose, en tout cas de votre point de vue. Depuis cinq ans, j'interprète le Dr Crandall Taylor, le fils dissolu, lubrique et bon à rien du sénateur Harwood Taylor dans le soap-opéra américain, *Ventura County*. Chez moi, personne ne regarde plus ce feuilleton qui passe cinq jours par semaine à 11 heures du matin, sauf les plus chaudasses des ménagères solitaires et les plus fainéants des étudiants. En Europe, en revanche, ils ont eu la brillante idée de programmer l'émission dans la soirée, juste en début de prime time, et à la surprise générale, nous avons réalisé une très forte audience. En coupant en deux chaque épisode d'une heure, nos cinq ans sont devenus dix, et bien que la production de la série ait cessé depuis trois ans, nous restons toujours un succès dans la majeure partie de l'Europe, avec encore plusieurs années de programmation devant nous.

Et je suis la star du truc. Je ne peux pas traverser la rue à Paris sans que quelqu'un se retourne et me crie : « Hey ! Crandall ! », ni dîner dans un chouette restaurant sans qu'un fan aussi bienveillant que pot de colle ne vienne interrompre ma conversation.

Nous voici arrivés au moment de l'histoire où vous vous attendez à subir les habituels gémissements de la star à propos de son intimité violée par ses fans et qui donnerait tout pour retrouver l'anonymat. Vous êtes en train d'imaginer quel bonheur ce serait si vous pouviez vous vautrer dans l'argent, le sexe et l'adulation ; si vous pouviez entrer directement dans un club en laissant derrière vous la foule faire le pied de grue sur le trottoir ; si le chef voulait toujours vous offrir un petit extra juste parce que vous lui avez fait la faveur de vous montrer dans son restaurant ; si les gens se bousculaient pour vous faire enregistrer un CD ou un show télé histoire de vous rendre encore plus riche, encore plus célèbre. Je suppose que vous adoreriez ça.

Eh bien, je vais vous surprendre en laissant tomber ces conneries. C'est vrai, c'est parfois pénible d'être interrompu au milieu d'un repas, mais putain, je suis un acteur, non ? N'était-ce pas exactement ce que je voulais en m'engageant dans ce boulot ? C'est formidable d'être traité comme quelqu'un de spécial. Des tas de choses gratuites, des femmes effrontées – surtout celles qui sont de nature discrète, mais qui deviennent sexuellement hystériques dès qu'elles voient une célébrité –, des places réservées où que j'aïlle : ouais, c'est à peu près la vie que vous vous imaginez. Et c'est super.

\*

Par exemple, il n'y a pas si longtemps, je passais une agréable soirée dans un night-club du côté de l'Étoile. Le

videur m'avait laissé entrer sans payer, la direction m'avait offert une bouteille supplémentaire de Veuve Clicquot et, alors que je scrutais la foule à la recherche d'une femme disposée à finir la nuit dans ma suite, une dame tout à fait attirante s'approcha de ma table et se pencha pour me murmurer à l'oreille d'un ton détaché qu'elle aimerait que je la baise sous les yeux de son mari. Elle avait une petite trentaine, portait une mini-robe bleue et des chaussures à hauts talons qui, dans la pénombre du club, paraissaient assorties. Son visage promettait quelque chose de débridé. Elle avait un petit nez pointu, un sourire tordu et de grands yeux de biche qui ne semblaient jamais cligner. Elle avait les cheveux coupés court sur les côtés et, alors qu'elle me parlait, elle faisait rouler son pelvis comme si elle déjà prête à s'en servir, et je me suis dit « pourquoi pas ? »

On est partis tous les trois vers leur appartement du 16<sup>e</sup>, le mari conduisait pendant que je pelotais madame sur le siège arrière. Je fus un peu déçu de constater qu'elle ne portait pas de sous-vêtements, vu qu'un des moments favoris, la première fois que je baise avec une fille, c'est celui où mes doigts franchissent la ligne Maginot élastique de sa culotte. Elle faisait un boucan pas possible pendant que je m'activais, et notre chauffeur conduisait sans trahir la moindre émotion. Je suppose que ça faisait partie de son pied à lui, pauvre type.

Leur appartement était meublé comme le palais de Versailles, que des vieilles choses authentiques et de grande valeur. Les tableaux sur le mur allaient du XVII<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle et offraient un éventail de portraits

et de paysages, tous très académiques (ai-je mentionné que j'étais titulaire d'un master en arts du théâtre de la Southwest Minnesota State University? Et vous qui pensiez que tous les acteurs étaient des rustres!). La nurse vint nous accueillir, une Anglaise d'une vingtaine d'années avec des boutons et des verres épais, mais qui, je vous l'assure, sera un canon dans une poignée d'années une fois l'adolescence passée. Elle me reconnut tout de suite en rougissant et, sans commentaire sur ma présence, se mit à faire son rapport sur la soirée. Les enfants s'étaient admirablement conduits et, apparemment, le plus jeune avait fait quelques pas sans assistance.

Une fois la fille renvoyée, je suivis le couple dans leur chambre. La femme intima à son mari de s'asseoir dans ce qui semblait être un fauteuil Louis XV authentique et de s'abstenir de parler. Puis elle s'accroupit devant moi et, dès que je fus en érection, elle sauta sur le lit, se mit à quatre pattes et me dit : « Donne-moi ce qu'il ne peut pas me donner. »

Pendant que je la baisais de façons diverses et variées, elle ne cessa d'insulter son mari à la troisième personne, égratignant sa virilité, son impuissance, sa qualité d'être humain, et je finis par me demander comment ces deux-là avaient bien pu se trouver, et si tout ce numéro était de son fait à elle ou du sien. De toute façon, j'en avais rien à faire d'être maté, et quand ce fut fini, je lui jetai un coup d'œil. Il avait déchargé une giclée sur le plafond, ce qui semblait mettre en doute les affirmations de sa femme sur son impuissance.

« Mon Dieu, vous devez vous dire que je suis la pire maîtresse de maison du monde, je ne vous ai même pas offert à boire », dit-elle en renfilant sa robe tandis que son mari essuyait ses traces avec un mouchoir.

Nous sommes allés dans le salon et elle a sonné une femme de chambre vêtue d'un genre d'uniforme qu'aucune bonne ne portait plus depuis longtemps.

« Servez un whisky à monsieur », dit mon hôtesse, et la bonne, dont l'uniforme était un poil trop court pour être vraiment pratique, fila hors de la pièce. Je supposai qu'une partie de ses fonctions devait inclure la réalisation de quelques fantasmes sexuels classiques, du genre fesser la bonne ou autre enfantillage de la même eau.

« Je suis Marie-France, dit la femme, et voici mon mari Gérard.

– Enchanté, dis-je, sans prendre la peine de faire semblant de croire qu'ils ne m'avaient pas reconnu.

– Qu'est ce qui vous amène à Paris ? demanda le cocu satisfait.

– J'essaye de monter un film.

– Comme c'est excitant », dit Marie-France.

C'était plus ou moins vrai. Un ou deux contacts avaient exprimé leur intérêt pour rassembler de l'argent en vue d'un long métrage. Pour l'instant, ce n'était que du vent et aucun n'avait les moyens de monter un film. L'un d'eux avait même suggéré que je finance un scénario de ma poche, après quoi il m'aiderait à faire le film. Non merci, trouduc.

## NOCTURNE LE VENDREDI

Homme à femmes frénétique, Crandall Taylor est la star de *Ventura County*, un soap opéra américain qui connaît un grand succès en France. De passage à Paris, Crandall mène une vie aussi sulfureuse qu'industrielle. À la recherche d'investisseurs pour produire son film, il rencontre – entre autres femmes – Esmée, une créature enivrante et persuasive qui convainc son riche mari de financer le projet. L'affaire est conclue, au lit et sur le papier.

Mais derrière le sourire et la coupe impeccables de l'acteur se cache un dérangé chronique, prêt à tout pour arriver à ses fins... Et quand le mari d'Esmée apprend l'adultère, la vie de Crandall bascule soudainement d'*Amour, Gloire et Beauté* à *Sexe, Mensonges et Vidéo*.

**Né en 1961 à Wichita (Kansas), Scott Phillips a vécu plusieurs années en France, exerçant le métier de traducteur, puis en Californie où il a été scénariste. Son premier roman, *La Moisson de glace* a remporté le California Book Award en 2000, et a été nommé pour le Edgar Poe Award et le Hammett Prize. Il a été adapté au cinéma en 2005.**

*Traduit de l'anglais (américain) par Patrick Raynal*